6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones { à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.23 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — Trois Mois / Six Mois / Un An
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Mardi 26 Décembre 1905

LES FAITS DU JOUR

LA FETE ORGANISEE PAR LA COOPERATIVE OUVRIERE L'UNION DE LILLE A EU LE CARACTERE D'UNE GRANDIOSE MANIFESTATION SOCIALISTE.

A MOSCOU LA SITUATION RESTE TRAGIQUE. — LE MOUVEMENT GREVISTE S'ETEND DANS TOUTE LA RUSSIE.

UNE TENTATIVE DE MEURTRE A ETE COMMISE CONTRE L'ARCHEVEQUE DE BARCELONE.

UN NAVIRE ALLANT DE SAINT-MALO A DUNKERQUE A COULE SUR LA COTE D'AUDERVILLE.

DES CAMBRIOLEURS ONT TENTE DE DEVALISER LA COOPERATIVE DE BOUCHERIE DE LEFOREST.

UN DRAME MYSTERIEUX S'EST DEROULE A ARMENTIERES.

UNE GRANDE MANIFESTATION SYNDICALE A EU LIEU A DENAIN.

A RIEULAY, UN OUVRIER MINEUR A TUE SON BEAU-FRERE.

LE DISCOURS AFFICHE

Au lendemain de nos désastres, armés d'un vote grotesque du Parlement, les dévots de France construisirent à grand renfort de millions, au sommet de la joyeuse butte Montmartre, à la place des moulins par-dessus les ailes desquels s'étaient envolés tant de coquets bonnets fleuris, un immense gâteau-monté, du plus désastreux effet.

Les cafards n'ont pas seulement choqué le bon sens public par cette stupide manifestation de basse idolâtrie, ils ont commis un impardonnable attentat, en ce pays de bon goût, contre l'esthétique urbaine de la capitale. Cette malheureuse basilique, monument incongru de la bêtise des temps modernes, s'aperçoit des environs de Paris, elle domine, elle écrase, elle menace, elle déshonore, elle est une honte et un remords !

Les cléricaux, avec leur mentalité spéciale avec leurs conceptions rétrogrades croyaient et voulaient faire croire, après la déraite, qu'un acte de contrition (appuyé de sérieux versements de fonds) allait calmer le Dieu courroucé ; en vouant la France au Sacré-Cœur de Jésus les provinces perdues allaient sous peu faire retour à la patrie ! On chantait des couplets là-dessus dans les églises, on hurlait des cantiques dans les bastringues. Le café-concert doublé de pèlerinages se chargeait de relever les courages, d'élever les âmes : c'était un délire de piété, un affolement de patriotisme !

Dans le monde bien pensant, doublé des vertus salvatrices du sacré viscère était, en ce temps relativement lointain, considéré comme un critère de lèse-patrie. De même, aujourd'hui, dans les salons de bonne bourgeoisie, le marque d'admiration pâmée pour la dernière manifestation oratoire de M. Deschanel, de l'Académie française, (affichée aux frais des contribuables), passe pour un symptôme de dangereux internationalisme. Le temps a marqué, les idées de la classe bourgeoise sont restées cristallisées dans les mêmes systèmes.

L'élégant jeune premier, apprêté, sans élan, d'une insupportable correction, du prétentieux Ripolin, a soulevé des tempêtes d'applaudissements à droite, à gauche, au centre ; dans les galeries les femmes frétillaient, c'était un triomphe sans pareil ! Messieurs les cléricaux poussaient des gloussements de joie, retenaient des larmes attendries devant les déclarations pompeuses et parfaitement réactionnaires de l'élu de Nogent-le-Rotrou parti en guerre contre le socialisme et les socialistes, menaçant les capitalistes apeurés de la prochaine dépossession, combattant aussi les instituteurs qui préparent courageusement des générations véritablement républicaines. Ripolin n'a pas hésité le moins du monde à demander des répressions pour ceux d'entre eux qui, hautement, professent des idées trop avancées !

L'ami des Humbert, le fiancé de Mlle Eve, s'est fait un curieux idéal du maître d'école, borné, puant le tabac à priser, coiffé d'un bonnet grec brodé par madame son épouse, récitant béatement l'histoire sainte, ânonnant ses manuels sans y rien comprendre ; en dehors de ce type de crétin crétinifiant il n'y a, paraît-il, que danger et démoralisation ! Allez voir l'affiche blanche, vous y lirez que les maîtres ne partageant pas les opinions de M. Bocquillon doivent être « atteints des peines disciplinaires prévues contre ceux qui prêchent la désobéissance aux lois ».

Après les Bourses du Travail on opérera contre les instituteurs, c'est logique !

Sans posséder une grosse dose de perspicacité, il est facile de s'apercevoir que la France traverse une redoutable crise de réaction, mais les menaces déguisées ou non de la presse allemande ne sauraient justifier les paroles de M. Paul Deschanel ni l'attitude ennemie de M. Rouvier vis-à-vis des syndicats.

La séparation des Eglises et de l'Etat n'a pas rendu plus démocrate ce gouvernement bourgeois ; le bien réunissant la France à la papauté est sans doute brisé, mais les pâles républicains au pouvoir n'ont en rien modifié leurs sentiments hostiles envers les travailleurs, tandis que les catholiques attendent un miracle du ciel pour rétablir leur suprématie sur ce pays !

Jéhovah châtiait son peuple quand il avait à se plaindre de lui, il lui jouait aussi parfois de sales tours pour éprouver sa fidélité, il le tourmentait de toutes les façons, de sorte qu'il aurait eu intérêt à être le peuple d'un autre dieu, ou même à n'être le peuple d'aucun dieu. Quand Israël s'amusait à adorer des idoles étrangères, Jéhovah se fâchait ; immédiatement, sur son ordre, des armées ennemies pénétraient en Judée, dévastaient les campagnes, emmenaient la population entière en esclavage. La punition cessait quand la foi revenait ! Aujourd'hui, le même Jéhovah a de graves reproches à adresser à la fille aînée de l'Eglise qui a résolument plaqué sa famille ! Quel sort lui réserve-t-il ? Les desseins de la Providence sont insondables !

M. Sarto, pendant que M. Merry del Valle intrigue, prie chaque jour l'Eternel de susciter un restaurateur de la religion imposant à ces Français aveugles devant la lumière de l'Evangile, la sainte croyance productrice d'un abondant denier de Saint-Pierre !

Les Français purs, animés de pieux sentiments, lecteurs consciencieux de la *Croix*, souhaitent sans doute que, l'affaire du Maroc tourne mal ; le Tout-Puissant, espèrent-ils, amènera la guerre contre les impies ; l'Allemagne, instrument de la colère divine, saura rétablir la religion des ancêtres !

Cet espoir est au fond de toutes les oraisons ! Avec de pareilles idées « ces messieurs » doutent naturellement du patriotisme de leurs concitoyens n'ayant pas l'habitude de dévorer la divinité en guise de premier déjeuner ! Ils en doutent comme M. Deschanel doute du patriotisme des instituteurs et de celui du parti socialiste tout entier.

Les soldats de la première Révolution, chantant la *Carmagnole*, professaient les idées humanitaires des ouvriers du vingtième siècle, ils apportaient des idées de fraternité internationale aux pays que leurs exploits délivraient des tyrans ; cette conception généreuse ne les empêchait pas de combattre en héros, ils terrifiaient nobles, monarchistes, dévots personnages, comme, de nos jours, les travailleurs sont organisés sont l'effroi de tous ceux qui méditent un attentat contre la République !

Ni les souhaits du pape, ni les excitations de la presse reptilienne — parisienne ou berlinoise, — ni la réthorique de Deschanel, ne sauraient détourner le prolétariat de sa marche ascendante vers le progrès.

On pourrait encore bâtir sur toutes les collines des grandes villes de honteux monuments comme celui de Montmartre, vouer de rechef la France à un autre viscère, on ne rallumera pas le flambeau éteint de la foi ! le peuple veut la liberté, il a soif de bien-être, il saura les conquérir, comme il saurait se défendre s'il était menacé dans son indépendance nationale par des armées étrangères. Il n'a nul besoin, pour guider sa conscience, de s'arrêter devant le nouveau discours affiché !

Prosper FERRERO.

LIBRES PROPOS

La faillite de M. Bérard

M. Bérard se flattait, grâce à une temporisation savante imitée de Fabius Cunctator, d'annihiler la crise postale qui s'est manifestée il y a quelques mois, avec une si vive acuité, dans l'Administration à la tête de laquelle les hasards de la politique et non point, malheureusement, ses mérites personnels l'ont accidentellement appelé.

De graves symptômes nous permettent de supposer que ce Secrétaire d'Etat, célèbre par son incurie et par la facilité étonnante avec laquelle il fait jouer ses glandes lacrymales, est sur le point de voir avorter ses combinaisons, savantes peut-être, mais certainement antidémocratiques.

Il n'est plus pris au sérieux, même par ses subordonnés, et, vous savez, comme dit l'autre, « quand le respect s'en va.... »

Mais qui plaindra M. Bérard ? Ceux qu'il a accablés de ses faveurs, tel par exemple, l'expelit receveur des finances dont il a fait son chef de cabinet ou bien l'ineffable rond-de-cuir, sorti on ne sait d'où qu'il a élevé à l'emploi de secrétaire particulier et qui écrit « métamorphose » avec un F ! Non, nous ne voyons pas du tout, en dehors du fielleux Salomon et du prétentieux Jouhanneaud, qui pourrait bien s'apitoyer sur les déboires dont est menacé le coadjuteur de l'honorable M. Trouillot !

Quand, par un juste retour des choses d'ici-bas, il devra quitter le somptueux hôtel de la rue de Grenelle, tout le monde sera unanime à dire qu'il n'a que le sort qu'il mérite.

Les employés de M. Bérard, en effet, avaient formulé des revendications si légitimes et si humbles que l'opinion publique s'était immédiatement rangée de leur côté, — par esprit de justice, d'abord, par intérêt personnel ensuite.

C'est que — et nous l'avons déjà démontré — la cause du personnel des Postes, Télégraphes et Téléphones, se confond avec la cause du public.

Si le programme de réformes et d'améliorations professionnelles et techniques élaboré par le personnel était réalisé il en résulterait de toute évidence une réorganisation rationnelle des services.

M. Bérard, d'ailleurs, avait lui-même reconnu le bien fondé de ces revendications et il avait promis d'aider à leur réalisation en de donner ainsi satisfaction à d'excellents serviteurs de l'Etat et aux contribuables eux-mêmes.

Simple promesse de sous-secrétaire d'Etat em...bêté, qui ne savait à quel saint se vouer en présence d'une crise menaçante et dont les proportions commençaient à devenir inquiétantes.

Mais les jours ont succédé aux jours ; confiants dans la parole de leur chef, les employés lui ont fait un large crédit, entraînant à leur suite les contribuables toujours si patients ; et M. Bérard, devant cette accalmie inespérée, a cru avoir partie gagnée. Il n'y a plus de danger apparent, donc fois des engagements les plus solennels !

M. le Sous-Secrétaire d'Etat a compté sans ses hôtes.

Justement irrités, amèrement déçus, le personnel de plus en plus surmené et de plus en plus malmené, et le public de plus en plus mal servi, renouvellent, avec une âpreté plus grande, leurs anciennes doléances, et l'on peut déjà prévoir le jour où M. Bérard devra se soumettre ou se démettre.

C'est la faillite de la suffisance, la faillite de l'orgueil que nous aurons bientôt à enregistrer, — pour peu que la Chambre finissante ait gardé quelque virilité.

L'autre jour, en effet, les facteurs de Paris ont tenu un grand meeting au cours duquel la conduite de M. le Sous-Secrétaire d'Etat aux Postes, Télégraphes et Téléphones, ses manquements à la parole donnée, ont été jugés avec une sévérité méritée.

D'autre part, un très vif mécontentement règne dans les grands centres de province et la situation est apparue assez grave à M. Bérard pour qu'il ait été amené à convoquer d'urgence, à Paris, ses directeurs départementaux.

On ne parle rien moins que d'une grève !

Il est vrai que, par une note officieuse, — qui sue la peur, — M. Bérard a fait savoir que ses mesures étaient prises en prévision d'une pareille éventualité.

L'assurance n'est pas seulement puérile, elle est grotesque. Comment l'administration qui ne peut actuellement donner satisfaction au public, le pourrait-elle si une partie seulement de son personnel venait à faire défection ? La question ne supporte pas l'examen.

Les lauriers sanglants du Tsar et de M. de Witte empêchent peut-être M. Bérard de dormir ; mais M. Trouillot qui a, lui, des ambitions plus modestes et une autre conscience de ses devoirs envers les agents de l'Etat et les contribuables qui paient très cher leurs correspondances postales, télégraphiques ou téléphoniques, pensera sans doute, comme nous, qu'il est plus sage de parer à l'incendie au lieu de le laisser éclater, quelque certitude l'on puisse avoir d'en restreindre les dégâts.

C'est donc à lui que nous nous adressons ; c'est à lui que nous demandons d'en finir avec une crise latente qui ne fait que s'aigrir et s'envenimer en se prolongeant.

L'Association Générale des Agents et Sous-Agents des Postes, Télégraphes et Téléphones a présenté, voici plusieurs mois, un rapport très détaillé sur les réformes à accomplir dans l'intérêt du personnel et dans l'intérêt du public. Unanimement, on a reconnu la modération des propositions formulées dans ce rapport. Pourquoi donc tarder davantage à les faire entrer dans la pratique ?

Le gouvernement commettrait une grave imprudence s'il continuait à laisser M. Bérard se jouer de la patience de tous ceux qui, à un titre quelconque, directement ou indirectement, soit comme salariés, soit comme salariants, relèvent du bon plaisir de ce satrape.

Nous ne croyons pas, quant à nous, à la possibilité d'une grève, car nous avons confiance dans le bon sens du personnel des Postes, Télégraphes et Téléphones, dans son dévouement à la chose publique et dans son scrupule de ne pas s'aliéner les sympathies qu'il s'est acquises en plaçant ses intérêts au-dessus de ceux des contribuables.

Mais si cette détermination violente était prise, un jour, nous aurions le droit de nous tourner vers M. Bérard et de lui dire qu'il a été l'artisan volontaire d'une pareille calamité.

G. SIAUVE-EVAUSY.

ÉCHOS ET NOUVELLES

UN GEYSER

Un phénomène rare vient de se produire en Algérie, dans le département de Constantine, à Hamman-Meskoutine.

Un geyser, haut de sept mètres, a brusquement jaili, avec un débit de cent mille litres à la minute, et une température très voisine de celle de l'eau bouillante, puisqu'elle atteint quatre-vingt-dix-sept degrés.

Le préfet, l'ingénieur des mines et plusieurs savants se sont rendus à Hamman-Meskoutine.

Ces geysers sont assez nombreux en Islande, en Nouvelle-Zélande, aux Etats-Unis, et leur jet s'élève parfois à une hauteur de soixante mètres. Mais ils sont extrêmement rares en Afrique.

CADEAU DE NOEL

Signalons un cadeau de Noël qui n'est pas à la portée de tout le monde : c'est celui que le sénateur américain Clark vient de faire à son petits-fils, un bambin de trois ans.

Le sénateur Clark a fait don au gamin de la modeste somme de cinq millions.

C'est gentil, pour l'avenir. Mais, pour le présent, le gosse eût-il peut-être préféré un joujou.

DOT DE NONNE

Une religieuse ursuline d'Ambert avait intenté une action au liquidateur pour obtenir la restitution de sa dot, fut déboutée de sa demande par le tribunal d'Ambert. Elle interjeta appel. La cour de Riom vient d'ordonner au liquidateur de lui restituer sa dotation monacale, soit 4,500 francs.

Voilà un précédent intéressant à la veille de la grande liquidation des congrégations. C'est fini de rire. On rend l'argent...

TRESOR DISPARU

Le *World* dit que, dans la catastrophe de chemin de fer qui a eu lieu il y a dix jours près de Rock-Springs, dans l'Etat de Vyoming, 80,000 dollars en or furent ensevelis sous les décombres des wagons. Comme ces débris continuaient à flamber, il fut impossible de retirer le précieux magot. L'Union Pacific Railway posta des hommes armés sur les lieux du sinistre. Ceux-ci restèrent nuit et jour l'arme au pied pour protéger le trésor contre toute tentative de vol. On ne fut pas peu étonné, quand le terrain fut déblayé de ne plus trouver trace des 80,000 dollars.

Les fêtes de l'"Union de Lille"

GRANDIOSE MANIFESTATION OUVRIÈRE & SOCIALISTE

La matinée à l'« Union de Lille ». - Manifestation dans la rue. - L'« Internationale » et le « Drapeau Rouge ». - La grande Conférence à l'Hippodrome. - Les Coopératives instruments d'éducation prolétarienne. - La soirée.

Comme nous l'avons annoncé c'est hier lundi 25 décembre, qu'a eu lieu la grande manifestation organisée par la Coopérative l'Union de Lille, avec le concours de nombreuses sociétés musicales, d'orphéons et de toutes les organisations ouvrières de la région. Cette manifestation avait pour but de célébrer la médaille d'or obtenue par la coopérative à l'exposition de Liège en 1905.

Dès 10 heures du matin, de nombreux délégués de l'Union se trouvaient sur le quai de la gare pour recevoir les sociétés qui arrivaient de toutes les directions.

Une foule nombreuse les attendait dans la salle des Pas-Perdus pour les acclamer.

Ce fut l'harmonie municipale d'Avion avec sa superbe bannière qui débarque la première bientôt suivie de la société « La Libre Pensée », de St-Amand, La Fraternelle, Les Enfants du Peuple de Mouscron et La Coopérative Amandinoise.

A leur descente du train, ils sont l'objet de chaudes ovations et c'est au cri de : « Vive la Sociale ! Vive l'Union ! » qu'ils gagnent la place de la gare pour se former en cortège et se rendre à l'Union, rue d'Arras.

Pendant que ces sociétés, ayant à leur tête l'Harmonie municipale d'Avion, qui joue alternativement le « Drapeau Rouge » et divers morceaux de son répertoire, défilent rue de Paris, boulevard des Ecoles et rue d'Arras, les trains continuent à déverser sur le quai, de la gare des associations coopératives et socialistes qui se rendent à l'Union de Lille.

Sur tout le parcours, une foule énorme, massée de chaque côté de la chaussée, acclame les mineurs musiciens et chaque minute voit accroître le nombre des travailleurs qui tiennent à honneur de leur montrer la route, bien qu'aucun d'entr'eux ne l'ignore.

En arrivant à l'Union de Lille, la musique joue l'*Internationale*, accompagnée au refrain par le nombreux public qui la suit. Puis ces quatre sociétés s'engagent sous la grande porte de l'Union et arrivée en face de la salle réservée aux réceptions, l'Harmonie d'Avion se place en face et joue une dernière fois le refrain de l'*Internationale*.

MM. Bergot et Samson, conseillers municipaux représentant l'Union, s'avancent et remercient vivement les sociétés venues pour fraterniser avec les démocrates lillois ; ils leur souhaitent la bienvenue et le verre en main on trinque à la République sociale et à l'Internationale ouvrière.

Nous en profitons pour jeter un coup d'œil sur la salle de réceptions décorée avec beaucoup de goût mais sans luxe ainsi qu'il convient à l'endroit où des ouvriers vont recevoir des prolétaires.

Lorsque les vins d'honneur sont bus, les membres de ces quatre sociétés visitent tous les locaux de l'Union de Lille, déjà envahis par une foule compacte qui admire les bienfaits de la Coopération. La boulangerie est envahie, l'imprimerie regorge de spectateurs, en un mot le vaste bâtiment arrivé à peine, à contenir tous ceux qui veulent voir.

Les marches du théâtre auxquelles la porte de la salle de réception fait face est envahie par les enfants des coopérateurs. Ils accueillent l'arrivée des sociétés, qui maintenant se succède sans interruption, par les couplets de l'*Internationale* et les cris, mille fois répétés — c'est le cas ou jamais de le dire — de : « Vive la Sociale ! Vivent les Coopérateurs ! »

Et cela dure ainsi jusqu'à deux heures après-midi, les fanfares succèdent aux fanfares, les sociétés aux sociétés, c'est à peine si les délégués de l'Union trouvent le temps de serrer la main à tous les camarades qui défilent devant eux ,précédés de leurs drapeaux rouges.

Dans le fond se trouve un velum rouge, frangé d'or, sur lequel on lit ces inscriptions en lettres d'or :

Honneur aux étrangers !

L'union, c'est l'avenir.

Un superbe buste de la République est placé sur un piédestal, autour duquel se trouvent de nombreuses plantes vertes.

Le Défilé

Le départ du cortège était annoncé pour 2 heures ; aussi, dès une heure, la place Vanœnacker est noire de monde. On ne peut se frayer un passage tant la foule est dense. La circulation des tramways est presque interrompue, et c'est avec difficulté qu'ils réussissent à continuer leur route.

Toutes les sociétés et délégations, au nombre d'une soixantaine se forment rapidement en un cortège qui compte plus de 25.000 personnes.

On examine beaucoup pendant ce temps, la façade de l'Union de Lille, qui est vraiment superbe.

D'immenses cadres de lanternes vénitiennes rouges entourent chaque fenêtre où courent du haut en bas de l'édifice. Un immense drapeau rouge, placé sur le faîte du toit, claque joyeusement au vent.

A la hauteur du premier étage, un immense tableau, représentant la République sociale apportant à deux travailleurs l'idée de la coopération.

Un soleil s'élève dans le fond si brillant et si beau qu'on sent bien que cette fois il va luire pour tout le monde.

De nombreux lampions de couleur rouge sont également placés contre la façade, qu'ils sillonnent dans tous les sens, tandis que d'immenses lettres formées de lampions blancs forment les trois mots composant le nom de la Coopérative : Union de Lille.

A l'une des grandes vitres du café est apposée une dépêche émanant de Jules Guesde, qui, se trouvant à Cannes, indisposé, annonce aux coopérateurs « qu'il est de cœur avec eux ».

Il est deux heures exactement, lorsque plusieurs salves d'artillerie éclatent, annonçant le départ du cortège.

Malgré l'affluence des sociétés et des délégués, il est rapidement formé et les coopérateurs socialistes commencent à défiler en suivant la rue d'Arras dont tous les habitants encombrent les trottoirs et la chaussée.

La foule, dès ce moment, est enthousiaste et on n'entend que des cris de : Vive l'Union ! Vive la Sociale ! qui partent des milliers de poitrines qui s'écrasent sur la vaste place Vanhœnacker.

Soudain, un remous se produit dans la foule. La police croit devoir prendre sur elle d'assurer l'ordre que personne ne songe à troubler.

Placés devant les premiers rangs de la Fanfare de l'Union, les agents se donnent un mal énorme pour enfoncer une porte toute ouverte, car les spectateurs de cette magnifique fête du travail se sont écartés d'eux-mêmes à la vue du premier drapeau rouge. La précaution prise par les autorités de mobiliser les forces policières était du reste parfaitement inutile, car les socialistes n'ont nullement besoin d'agents pour assurer l'ordre dans leurs manifestations ainsi qu'ils ont sur le montrer hier, au grand désespoir des cléricaux.

C'est la Fanfare de l'Union de Lille qui ouvre la marche en exécutant l'« Internationale », suivie de la Chorale (hommes) et de la chorale enfantine de l'Union.

Les groupes de petits garçons et petites filles sont coiffés de bérets bleus foncés, ornés d'une magnifique plume rouge ; la cravate écarlate tranche sur les sombres vêtements.

Puis viennent les vieillards de l'Hospice général (Libre-Pensée socialiste) qui, comme on a pu le constater, étaient très nombreux.

Parmi ces derniers, il se trouvait de bons vieux braves qui, malgré leur infirmité et ne craignant pas la longueur du parcours avaient tenu coûte que coûte à participer à cette belle manifestation.

L'un d'eux marchait même à l'aide de béquilles et malgré les conseils de ses compagnons a refusé de quitter l'interminable cortège, qui ne cesse de soulever sur son

---

FEUILLETON DU 26 DECEMBRE. — N° 6

MEMOIRES D'UN MEDECIN

Joseph BALSAMO

par Alexandre DUMAS

IV

Un mariage du grand monde

La voiture était encore sur le plateau de la montagne ; elle n'avait pas encore commencé d'opérer sa descente, lorsqu'un second coup de tonnerre plus violent et plus chargé de vibrations métalliques que le premier dégagea la pluie des nuages ; elle tomba d'abord en larges gouttes, puis bientôt elle jaillit drue et roide, comme des brasées de flèches qu'on eût lancées du ciel.

Les postillons semblèrent se consuller, la voiture s'arrêta.

— Eh bien ! demanda la même voix, mais cette fois en excellent français, que diable faisons-nous ?

— Nous nous demandons si nous devons aller plus loins, dirent les postillons.

— Il me semble, d'abord, que c'est à moi, non pas à vous, qu'il faudrait demander cela, reprit la voix. Allez !

Il y avait un accent de commandement si puissant et si réel dans cette voix, que les postillons obéirent et que la voiture commença de rouler sur la pente de la montagne.

— A la bonne heure ! reprit la voix ; et les rideaux de cuir, un instant entr'ouverts, retombèrent de nouveau entre les voyageurs et l'avant-train du cocher.

Mais la route, naturellement glaiseuse, humide et détrempée encore par les torrents de pluie qui tombaient du ciel, devint tout à coup si glissante, que les chevaux refusèrent d'avancer.

— Monsieur, dit le postillon qui montait le timonier, il est impossible d'aller plus loin.

— Pourquoi cela ? demanda la voix que nous connaissons.

— Parce que les chevaux ne marchent plus : ils patinent.

— A combien sommes-nous du relais ?

— Ah ! celui-ci est long, Monsieur ; nous en sommes à quatre lieues.

— Eh bien ! postillon, mets à tes chevaux des fers d'argent et ils marcheront, dit l'étranger en ouvrant le rideau et en lui tendant quatre écus de six livres.

— Vous êtes bien bon, dit le postillon en recevant les écus dans sa large main et en les glissant dans sa vaste botte.

— Monsieur te parle, il me semble ? dit le second postillon, lequel ayant entendu le bruit argentin qu'avaient rendu en s'engloutissant les écus de six livres, désirait n'être point exclu d'une conversation qui prenait un si grand intérêt.

— Oui, il dit comme ça que nous marchions.

— Avez-vous quelque chose contre ce désir, mon ami ? dit le voyageur d'une voix affectueuse, mais ferme, et qui indiquait que sur ce point il ne souffrirait point de contradiction.

— Non, Monsieur, ce n'est pas moi, ce sont les chevaux ; voyez, ils refusent d'avancer.

— Et à quoi servent donc les éperons ? dit le voyageur.

— Ah ! je leur enfoncerais la molette dans le ventre qu'ils ne feraient pas un pas de plus ; je veux que le ciel m'extermine si....

Le postillon ne put achever ce blasphème, un coup de foudre, effrayant par le bruit et la flamme, lui coupa la parole.

— Ce n'est pas un temps chrétien, dit le brave homme. Eh ! Monsieur, voyez donc.... voici la voiture qui marche toute seule maintenant, dans cinq minutes elle ira plus vite que nous ne voudrons. Jésus Dieu ! voilà que nous roulons malgré nous.

En effet, le lourd carrosse, pesant sur la croupe des chevaux qui ne pouvaient plus le soutenir, faute de tenir pieds, prit un mouvement de course progressive que la multiplication des pesanteurs changea bientôt en une impétueuse rotation.

Les chevaux s'emportèrent de douleur, et l'équipage vola comme une flèche sur la pente obscure, se rapprochant visiblement du précipice.

Ce ne fut plus seulement là voix, mais aussi la tête du voyageur qui sortit alors de la voiture.

— Maladroit ! cria-t-il, tu vas nous tuer tous ! à gauche les guides ! à gauche, donc !

— Eh ! Monsieur, je voudrais bien vous y voir, répondit le postillon effaré en essayant inutilement de réunir ses rênes et de reprendre sur ses chevaux la supériorité qu'il avait perdue.

— Joseph ! cria à son tour une voix de femme qui se faisait entendre pour la première fois, Joseph ! au secours ! au secours ! Ah ! sainte madone !

Effectivement le danger était urgent, terrible, suprême, et pouvait motiver cette invocation à la mère de Dieu. La voiture, toujours entraînée par son poids et cessant d'être dirigée par une main sûre, continuait de s'avancer vers le précipice, sur lequel un des deux chevaux semblait déjà suspendu, trois tours de roues encore, et chevaux, voiture et postillons, tout était précipité, broyé, anéanti, lorsque le voyageur, s'élançant du cabriolet sur le timon, saisit le postillon par le collet de son habit et la ceinture de sa culotte, l'enleva comme il eût fait d'un enfant, le lança à dix pas, sauta en selle à sa place, réunit les guides, et d'une voix terrible :

— A gauche ! cria-t-il au second postillon, à gauche drôle ! ou je te brûle la cervelle !

L'ordre eut un effet magique ; le postillon qui conduisait les deux chevaux de devant, poursuivi par le cri de son malheureux compagnon, fit un effort surhumain, et, donnant l'impulsion à la voiture, la ramena, puissamment aidé par le voyageur, sur le milieu du pavé, où elle commença de rouler avec la rapidité et le bruit du tonnerre, contre lequel elle semblait lutter.

— Au galop ! cria le voyageur, au galop ! Si tu faiblis, je te passe sur le corps à toi et à tes chevaux.

Le postillon comprenait que ce n'était pas là une menace frivole, aussi redoubla-t-il d'énergie, et la voiture continua de descendre avec une vélocité effrayante ; on eût dit en la voyant passer dans la nuit, avec son grondement terrible, sa cheminée flamboyante, ses cris étouffés, voir quelque char infernal traîné par des chevaux fantastiques et poursuivi par un ouragan.

Mais les voyageurs n'avaient évité un danger que pour tomber dans un autre. Le nuage électrique qui planait sur la vallée avait des ailes et se précipitait aussi rapide que les chevaux. De temps en temps, le voyageur levait la tête, c'était surtout lorsqu'un éclair déchirait la nuée, et à la lueur de cet éclair, on pouvait distinguer sur son visage un sentiment d'inquiétude qu'il ne cherchait pas à dissimuler, car personne n'était là pour le surprendre. Tout à coup, au moment où la voiture atteignait le bas de la pente, et continuait, emportée par son élan, de rouler sur un terrain égal, le brusque déplacement de l'air combina les deux électricités, la nuée se déchira avec un fracas terrible pour laisser passer ensemble éclair et tonnerre. Un feu, violet d'abord, puis verdâtre, puis blanc, enveloppa les chevaux ; ceux de derrière se cabrèrent en battant l'air de leurs jambes de devant et en aspirant bruyamment l'air chargé de soufre ; ceux de devant s'abattirent comme si la terre eût manqué sous leurs pieds ; mais presque aussitôt celui que montait le postillon se releva, et, sentant ses traits brisés par la secousse, il emporta son maître qui disparut dans les ténèbres, tandis que la voiture, après avoir roulé dix pas encore, s'arrêtait en heurtant le cadavre du cheval foudroyé.

Tout cet épisode avait été accompagné de cris déchirants poussés par la femme de la voiture.

Il y eut un moment de confusion singulière pendant laquelle aucun ne sut s'il était mort ou vivant. Le voyageur lui-même se tâta pour constater son identité.

Il était sain et sauf ; mais sa femme était évanouie.

Quoique le voyageur se doutât de ce qui venait d'arriver, car le silence le plus profond avait succédé tout à coup aux cris qui s'échappaient du cabriolet, ce ne fut point à la femme éplorée qu'il porta ses premiers soins.

A peine eut-il touché le sol, au contraire, qu'il courut à l'arrière-train de la voiture.

C'est là que le beau cheval arabe dont nous avons parlé se tenait épouvanté, roidi, hérissé, dressant chacun de ses crins, comme s'il eût été vivant, et secouant la porte à la poignée de laquelle il était attaché, en tendant violemment sa longe. Enfin, l'œil fixe, la bouche écumante, le fier animal, après d'inutiles efforts pour briser ses liens, était resté fasciné par l'horreur de la tempête, et lorsque son maître, tout en le sifflant selon son habitude, lui passa pour le caresser sa main sur la croupe, il fit un bond et poussa un hennissement comme s'il ne l'avait pas reconnu.

— Allons, encore ce cheval endiablé, murmura une voix cassée dans l'intérieur de la voiture ; maudit soit l'animal qui ébranla mon mur !

Puis cette voix, doublant de volume, cria en arabe avec l'accent de l'impatience et de la menace :

— *Nâc gouliac hogoud shaked kaffrit...* (1)

(1) Je te dis de rester tranquille, démon !

— Ne vous fâchez point contre Djérid, maître, dit le voyageur en détachant le cheval qu'il alla attacher à la roue de derrière de la voiture ; il a eu peur, voilà tout, et, en vérité, on aurait peur à moins.

Et, en disant ces mots, le voyageur ouvrit la portière, abaissa le marchepied et entra dans la voiture dont il referma la porte derrière lui.

II

Althotas

Le voyageur se trouva alors en face d'un vieillard aux yeux gris, au nez crochu, aux mains tremblantes, mais actives, qui, ensevelli dans un grand fauteuil, compulsait de la main droite un gros manuscrit de parchemin, intitulé la *Chèvre del Gabinetto*, et tenait de la main gauche une écumoire d'argent.

(*A suivre*).